

en larmes, puis on abattait les vivants par-dessus les morts. Des plaideurs égorgeaient leur partie adverse; des candidats aux charges tuaient les occupants. Les haines particulières s'assouissaient. Les Guises notamment, firent tuer beaucoup de leurs ennemis, et entre autres Salcedo, qui cependant était catholique, puis firent dévaliser son hôtel et transporter tout le butin chez eux. Charles IX et les princes levaient la dime sur le *saccagement* des lapidaires et autres riches huguenots tués par leurs soldats; ils vendaient les charges de ceux qu'ils livraient à la mort; ils brochant l'assassinat.

Le 24, après la visite du prévôt et des échevins, Charles, malgré l'exécution du Louvre faite par lui, avait effrontément écrit aux gouverneurs de provinces et aux ambassadeurs que le massacre était entièrement l'œuvre des Guises, le résultat d'une rivalité de famille entre eux et les Châtillon (la famille de l'amiral), une sorte de *vendetta* à la manière des factions italiennes, et que lui-même avait eu assez à faire à se garder dans son Louvre. Ceci était une combinaison des Italiens de la reine mère, conforme à la méthode classique d'user les partis les uns par les autres. On espérait, par cette fiction, par ce mensonge officiel, conserver l'alliance des souverains protestants, après avoir, par la réalité terrible du massacre, contenté la faction des ultracatholiques, l'Espagne et le saint-siège. Au retour de leur chasse aux fugitifs, Guise et Aumale se montrèrent mécontents; ils voulaient bien (c'était la fortune de leur maison) rester les chefs du parti, mais non que le roi déguât sa responsabilité et rompit toute solidarité avec eux. D'un autre côté, on craignait que Montmorency, chef des politiques, des modérés, en voyant le roi renier le massacre, ne marchât sur Paris comme pour venir au secours de Charles, contre l'omnipotence des Guises. Il eût rallié, sans aucun doute, des flots de huguenots ainsi qu'un grand nombre de catholiques honnêtes, que révoltaient tant d'atrocités, et que la terreur réduisait au silence.

Charles allait encore « se retrouver entre deux partis, dont aucun ne serait le parti du roi. » (HENRI MARTIN.)

On lui fit faire une nouvelle volte-face, et, le mardi 26, ce misérable insensé vint se démentir solennellement lui-même en plein parlement, et déclarer, avec un cynisme sauvage, que tout ce qui se faisait avait lieu par son ordre exprès, et qu'il avait ainsi voulu prévenir les complots de Coligny et de ceux de la religion. Le président Christophe De Thou, qui avait le massacre en horreur, eut cependant la lâcheté d'en faire l'apologie, de célébrer l'admirable sagesse du roi et de commenter avec emphase le mot de Louis XI : *Qui ne sait dissimuler, ne sait régner*. Les membres du parlement, troublés peut-être par les cris des victimes, qu'ils pouvaient entendre de leurs sièges, s'alimèrent dans la platitude et l'ignominie. Ils instruisirent le procès de Coligny et de ses complices, et, après deux mois de procédure, rendirent toutes sortes d'arrêts flétrissants, ordonnèrent que l'anniversaire de la Saint-Barthélemy serait célébré à perpétuité par une procession, et finalement, pour associer la justice aux glorieux exploits des massacreurs, envoyèrent à la mort deux protestants du plus noble caractère : le capitaine Briquemont, âgé de soixante-dix ans, et le maître des requêtes Cavaignac, qui furent tenaillés et pendus, aux flambeaux, à la Grève, en présence de toute la cour. On pendit en même temps un mannequin représentant Coligny.

Le lendemain du lit de justice, Charles IX alla visiter les restes de Coligny au gibet de Montfaucon, devenu un lieu de pèlerinage pour tous les fervents catholiques. « Ainsi qu'il convenait à rendre quelque senter, le roi l'alla voir. Aucuns qui estoient avec lui bouchèrent le nez à cause de la senteur, dont il les en reprit, et leur dit : « Je ne le bouche comme vous autres, car l'odeur de son ennemi est très-bonne. » (BRANTÔME.)

Le 28, le clergé fit célébrer un jubilé extraordinaire en l'honneur de la victoire mémorable. Le roi et la cour figurèrent en grande pompe dans les processions, stations, etc.

Au milieu de ces farces tragiques, la Saint-Barthélemy se poursuivait dans les provinces. En même temps qu'il avouait hautement le crime, le revendiquant pour lui-même, le roi avait fait expédier de nouvelles lettres, démentant celles de la veille, aux gouverneurs, qui reçurent en outre diverses instructions relativement aux huguenots. Les ordres de massacre furent transmis verbalement par des envoyés spéciaux; Tavannes l'affirme positivement. Partout, d'ailleurs, il n'y avait qu'à laisser le champ libre aux meneurs ecclésiastiques et aux confréries, qui s'embarassèrent peu des tergiversations de la cour et procédèrent à l'exécution avec une rapidité et une sûreté de main extrêmement remarquables. On avait commencé par emprisonner les plus notables des huguenots; puis on les massacra dans les prisons; enfin, la tuerie s'étendit de maison en maison, sur les places et dans les rues, accompagnée des scènes habituelles de pillage et de dévastation. Les victimes furent presque exclusivement des marchands, des fabricants, des bourgeois, des artisans et un certain nombre de gens de robe; très-peu de gentilshommes

d'épée; ceux-ci, sans doute, avaient eu le temps et les moyens de se mettre en sûreté. A Paris, au contraire, bien que les listes donnent beaucoup de gens de commerce et d'industrie, le nombre des nobles sacrifiés fut relativement très-considérable. La paix en avait amené beaucoup, outre ceux qui accompagnaient Condé, Navarre et Coligny.

A Troyes, le conseil qui arrêta le massacre se tint chez l'évêque Bauffremont. A Orléans, il commença à la réception d'une lettre pressante de l'évêque Sorbin, prédicateur du roi. A Lyon, les principaux protestants avaient été emprisonnés à l'archevêché et dans des couvents, où ils furent égorgés par des bandes organisées par les confréries. On procéda ensuite au massacre à domicile et dans les rues. Parmi les victimes, figure l'illustre compositeur de musique Claude Goudimel. Le gouverneur Mandelot, qui avait des ordres, ferma les yeux, et, peu de temps après, supplia la reine mère de ne pas l'oublier dans la distribution des biens confisqués aux réformés. C'est d'ailleurs ce qui se passa partout. La plupart des égorgeurs s'enrichirent des dépouilles des victimes. Ces ardents catholiques avaient une sainte horreur des protestants, mais non de leurs biens; ils pensaient, comme le César romain, que l'argent sent toujours bon. D'ingénieux assassins tirèrent même parti des cadavres, jusqu'à en vendre la graisse. On sait quelle était la force des anciens préjugés sur les merveilleuses vertus curatives de la graisse humaine.

On tua encore à Meaux, à Rouen, à Angers, à Saumur, à Toulouse, à Bourges, à La Charité, etc. Les exécutions se prolongèrent jusqu'en septembre, et même jusqu'en octobre, en divers endroits. Ce fut une véritable campagne. Le 3 octobre, le jésuite Edmond Auger vint prêcher le massacre à Bordeaux. Il annonça que c'était l'archange Michel qui avait accompli la grande œuvre de justice, fit honte aux Bordelais, au gouverneur, aux magistrats, de leur mollesse, et décida enfin l'exécution, qui s'accomplit quasi-légalement, sous la direction des jurats.

L'œuvre de sang ne s'exécuta heureusement point dans la France entière. Montmorency, dans l'île de France; Longueville, en Picardie; Matignon, en basse Normandie; Chabot de Charny, en Bourgogne; Sigognes, à Dieppe; les magistrats municipaux, à Nantes; de Gordes, en Dauphiné; Joyeuse, en Languedoc, et jusqu'au farouche comte de Tende, en Provence, et au violent Saint-Hérem, en Auvergne, préservèrent de ces horreurs leurs gouvernements ou leurs villes, du moins en grande partie. Bayonne fut épargnée; mais la noble lettre qu'on attribue au comte d'Orthez, son gouverneur, est aujourd'hui fort contestée. De même, le salut des réformés de Lisleux n'appartient pas à Henrui, qui n'était pas alors dans la ville.

Le chiffre total des morts serait difficile à déterminer d'une manière rigoureuse, tant il y a de différence entre les diverses estimations. En prenant une moyenne, on arrive à peu près à 25.000 (dont 4.000 environ pour Paris), chiffre assez généralement admis comme probable. Perte énorme, car cette génération de martyrs était une élite soit par le caractère, soit par la moralité; on n'ignore point que la plupart des hommes de quelque valeur étaient sortis de la vieille Eglise pour entrer dans la réforme, et que celle-ci était incroyablement riche en capacités de tous les genres, avant qu'elle eût été moissonnée par les persécutions.

Le massacre de la Saint-Barthélemy fut glorifié par les poètes, ces serviteurs de tous les succès. Les illustres de la fameuse *Pleiade*, les Jodelle, les Baif, les Dorat, vinrent donner leur coup de pied au lion abattu, et insultèrent, en leur langue emphatique et pédantesque, le grand Coligny, l'admirable citoyen, qui reçut les crachats des cuistres et des valets par-dessus le coup de poignard des assassins.

Il y a, d'ailleurs, toute une littérature consacrée au panégyrique des *matines* d'août. « On ne saurait lire sans un soulèvement de cœur, dit M. Henri Martin, même les titres de tous ces pamphlets en vers et en prose, qui semblent écrits avec de la boue et du sang par des massacreurs ivres, mélange de fureurs stupides et de bouffonneries de charnier. » La plupart sont réunis dans les recueils de l'*Estoire*, vol. n° 2, dans les manuscrits de la Bibliothèque.

Mais l'indignation fit aussi jaillir le vers. Les suivants sont magnifiques de colère et d'indignation :

Par une vengeance divine,  
Les chiens mangèrent Jézabel :  
La charogne de Catherine  
Sera différente en ce point  
Que les chiens n'en voudront point.

La cour de Rome reçut la grande nouvelle avec des transports inexprimables de joie. Le cardinal de Lorraine (un Guise) compta 1.000 écus d'or au courrier qui lui apporta les dépêches, et écrivit à Charles IX une lettre délirante d'enthousiasme. Le canon tira au château Saint-Ange. Le pape Grégoire XIII, accompagné du sacré collège, alla processionnellement dans trois des églises de Rome, rendre de solennelles actions de grâces à Dieu, publia un jubilé universel, fit frapper une

médaille commémorative (comme on avait fait à Paris), et commanda au célèbre Vasari un tableau, qui se voit encore à la chapelle Sixtine et qui représente le massacre des hérétiques, avec cette inscription : *Le pape approuve le meurtre de Coligny (Pontifex Colignii necem probat)*. Le cardinal de Lorraine fit placer sur la porte de l'église Saint-Louis une inscription pour remercier Dieu de la victoire remportée par Charles IX, *grâce aux conseils et aux prières du saint-siège*.

Le pape envoya, en outre, le cardinal Fabio Orsini, comme légat en France, pour féliciter et remercier le roi, et lui demander de compléter son œuvre en établissant l'inquisition et en recevant les canons du concile de Trente. En passant à Lyon, cette Eminence bénit solennellement les massacreurs, qui vinrent pieusement s'agenouiller devant elle sur la place de la cathédrale.

Philippe II ne montra pas moins de joie. Mais dans les autres pays de l'Europe, cette *grande action* ne parut pas aussi sainte, et provoqua presque partout un sentiment de répulsion et d'horreur.

On sait que la Saint-Barthélemy suscita la quatrième guerre de religion. Ces huguenots, qu'on avait crus anéantis, se relevèrent plus indomptables que jamais.

Mais elle eut un résultat bien plus inattendu encore et d'une bien autre portée : elle tua la vieille Eglise du moyen âge, l'Eglise de l'intolérance et de l'inquisition, qui fut, dès ce moment, condamnée par tous les esprits sains, par tous les cœurs droits; ce qu'elle-même avait pris pour une victoire, était un suicide. Tous les catholiques honnêtes et loyaux, et c'était le plus grand nombre, furent pénétrés d'horreur et commencèrent, dès lors, à s'apitoyer sur le sort des religieux naires. A cette réaction de l'opinion se joignit un grand mouvement d'idées philosophiques et politiques qui, commencé par les Montaigne, les Hotman, les Bodin, se continua à travers toutes les catastrophes et les guerres civiles, et finalement amena le triomphe de l'idée protestante, du moins en ce qu'elle avait de philosophique et de vrai, c'est-à-dire la *liberté de conscience et d'examen*. A ce point de vue donc, on peut dire que les exterminateurs se sont frappés eux-mêmes, et que les victimes ont triomphé des bourreaux. On sait que Voltaire, le grand citoyen cosmopolite, avait la fièvre et gardait le lit, le jour anniversaire de la Saint-Barthélemy. Le fait a été constaté par des médecins.

Ce drame, le plus triste et le plus sanglant de notre histoire, a fourni à la langue un terme expressif pour désigner une exécution collective, générale, mais où, heureusement, le sang répandu n'est pas toujours du sang humain :

« Pendant qu'on rédigeait la déclaration des droits de l'homme et les articles de la nuit du 4 août, nuit désastreuse qu'on peut appeler la *Saint-Barthélemy* des propriétés, le royaume était désolé par le fer et par le feu autant que par la disette. » RIVAROL.

« Le château ! le château ! ils n'ont plus que ce mot-là à la bouche, les lâches esclaves qu'ils sont ! Vois-tu, Vermot, si je ne me retiens, je ferais une *Saint-Barthélemy* à moi tout seul. — Il est sûr que d'assister à de pareilles infamies, cela vous fait prendre la vie en dégoût; il n'y a plus de patrie, mon vieux Toussaint Gilles, il n'y en a plus. » CHARLES DE BERNARD.

« Marat, dans tous ses pamphlets, écho des jacobins ou des cordeliers, soufflait chaque jour les inquiétudes, les soupçons, les terreurs au peuple. « Citoyens, disait-il, veillez autour du palais, asile inviolable de tous les complots contre la nation. On y bénit les armes de l'insurrection contre le peuple; on y prépare la *Saint-Barthélemy* des patriotes. » LAMARTINE.

« On rencontre des colombes à Venise comme on rencontre des chiens à Paris. On sait qu'aux anciens temps, le jour des Rameaux, il était d'usage de lâcher une multitude de pigeons avec un petit rouleau de papier à la patte, ce qui les forçait de tomber après quelques instants de lutte. Le peuple se ruait dessus et leur tordait le cou pour s'en faire un plat. C'était la poule au pot de Henri IV. Il arriva que, chaque année, trois ou quatre pigeons échappèrent à cette *Saint-Barthélemy* et se réfugièrent sur les plombs du palais ducal, où ils se multiplièrent à l'infini. » ARSÈNE HOUSSEAU.

**BARTHELEMY DE GROAIN (SAINT-)**, hameau de France (Isère), arrondissement de 22 kil. S.-O. de Grenoble, cant. de Vif, 150 hab. Curieuse *fontaine ardente* dont les eaux, constamment en ébullition, laissent dégager en abondance des gaz qui s'enflamment spontanément à l'air.

**BARTHELEMY (salle)**. Nom un peu vague donné à un édifice construit à Paris, rue du Château-d'Eau, il y a une vingtaine d'années, par l'architecte Charles Duval. C'est un

théâtre où l'on devait donner des concerts et des bals, sans préjudice des spectacles. On a essayé, mais vainement, de remplir ce programme. Le comité franco-polonais y a fait, en 1863, au profit des blessés polonais, une série de conférences très-suivies, qui ont été publiées, chez Didier, sous le titre de *Conférence de la salle Barthélemy*.

A l'ordinaire, la salle Barthélemy est exclusivement consacrée à des bals assez fréquentés, surtout pendant le carnaval. Ce n'est pas la fine fleur de la *gentry* parisienne qui s'y rend, et les costumes des titis, des chicards et des balochards, n'y sont pas de la première fraîcheur; mais le public de l'endroit paraît s'amuser tout autant, sinon plus, que celui de l'Opéra. En matière de danse, c'est là l'essentiel.

**Barthélemy (SCÈNE DE LA SAINT-)**, tableau de Camille Roqueplan; Salon de 1834. L'artiste a puisé le sujet de sa composition dans la *Chronique du temps de Charles IX*, de Mérimée. Diane de Turgis conjure le huguenot Bernard de Mergy, son amant, de renoncer à sa religion, et de ne pas aller se faire tuer dans le massacre de ses frères. Elle est à genoux, la tête et le corps renversés en arrière, la main gauche appuyée sur le bras de Mergy, qu'elle essaye d'arrêter, la main droite retenant le rideau qui cache en partie la fenêtre par laquelle celui-ci veut s'élaner. Cette amante éplorée exprime à merveille, par son attitude, ses terreurs et sa tendresse. Bernard cherche à l'écartier; il a entendu les cris des malheureux qu'on immole dans la rue; il a saisi son épée; il est impatient de venger ses coreligionnaires. C'est exactement, comme on voit, la scène pathétique du quatrième acte des *Huguenots*. Roqueplan a traité ce sujet dans les proportions d'un tableau d'histoire, tout en conservant la manière vive, légère, pleine de hardiesse et de séductions, qui a fait le succès de ses petites peintures : « Il a mis au carreau, sur une toile de dix pieds, a dit Gustave Planche, une aquarelle qui aurait eu bonne grâce dans un album, et qui, j'en suis sûr, aurait fait les délices d'un salon; il a espéré que la coquetterie chatoyante de son pinceau, son habileté à traiter les étoffes, le dispenseraient, même dans un cadre aussi vaste, du choix des lignes, de la logique du dessin, et de l'achèvement individuel des morceaux. Toutes les qualités, en effet, qu'il a montrées dans ses improvisations quotidiennes, se retrouvent au même degré dans ce tableau. Mais ces qualités, très-suffisantes pour la destination qu'elles avaient d'abord reçue, sont loin de convenir au nouveau dessin de M. Camille Roqueplan. La robe est d'une couleur éclatante, la croisée est bien faite, le vêtement de Bernard est heureux; mais où sont les membres de Diane? Est-il possible de les deviner sous les plis de l'étoffe? Comment justifier le geste et l'attitude de Bernard? Nous ne saurions contester la justesse de cette critique; mais s'il est vrai de dire que l'artiste n'a pas déployé dans l'exécution de son tableau, l'énergie, la fermeté voulue, si le visage de Mergy, par exemple, qui est vu de profil perdu, n'est pas peint avec assez de précision, et si le mouvement du bras droit de ce personnage est peu heureux, il est juste aussi de reconnaître que la tête de Diane est d'un modèle large et puissant à la fois, et que ses mains sont touchées avec une adresse extraordinaire. La *Scène de la Saint-Barthélemy* a été lithographiée dans l'*Artiste* (1834), par de Frey.

**BARTHELEMESS (Nicolas)**, graveur allemand contemporain, né à Nuremberg, élève de J. Keller, a exposé à Paris : en 1857, le *Christ en croix*; en 1861, le *Dimanche*, d'après Siegfert, et l'*Enfant aveugle*, d'après Salentin; en 1864, *Dans l'église*, d'après Vautier. Cette dernière gravure a obtenu une médaille.

**BARTHELEMY (Hippolyte)**, plus connu sous le nom anglais de BARTLEMAN, compositeur et violoniste, né à Bordeaux en 1711, mort en 1808. Il commença sa réputation comme compositeur en faisant représenter à Londres, en 1760, l'opéra de *Pélopides*, qui obtint un si grand succès que Garrick vint lui proposer sur-le-champ de travailler pour son théâtre. M. Félix rapporte, à ce sujet, une piquante anecdote qui montre la facilité d'exécution de Barthélemy. Garrick, craignant que le musicien français n'éprouvât quelque difficulté à composer sur des paroles anglaises, prit une plume et se mit à écrire des vers pour un air. Tandis qu'il traçait ses hémistiches, Barthélemy, regardant par dessus l'épaule de Garrick, écrivait en même temps une musique appropriée aux paroles. Le grand acteur, s'étant levé, remit le papier à Barthélemy en lui disant : « Tenez, monsieur, voici mes paroles; » à quoi le musicien répondit : « Tenez, monsieur, voici ma musique. » L'accord était parfait, et, sur-le-champ, Garrick commanda à Barthélemy la musique de la farce intitulée : *Le Jour passe à travers les rideaux*. Cependant ses rapports avec Garrick ne tardèrent pas à être rompus. En 1768, Barthélemy fit un voyage à Paris, où il donna la pastorale intitulée *le Fleuve Scamandre*, jouée au Théâtre-Italien. Peu de temps après, il retourna à Londres, où il fit représenter successivement le *Jugement de Paris*, la *Ceinture enchantée* et la *Fille des chênes*. Il était à cette époque chef d'orchestre du Waux-Hall. En 1777, il fit un voyage en Alle-